

Arthur SCHNITZLER

Les Dernières cartes

SCHNITZLER, Arthur, *Spiel in Morgen grauen / les Dernières cartes*. (1926). Traduit par Dominique Auclères. Paris. Calmann-Lévy, Poche biblio. 1953. 220 pages.

Ce livre présente deux longues nouvelles d'Arthur Schnitzler (1862-1931), à la nouvelle éponyme du titre s'ajoutant *Traumnovelle / Rien qu'un rêve*, écrites l'une et l'autre cinq ans avant la mort de l'auteur. La traductrice donne une introduction intitulée « Arthur Schnitzler que j'ai connu ». Les deux œuvres, différentes au niveau de l'intrigue et de la composition, laissent entendre la même petite musique.

Les Dernières cartes nous font vivre les deux derniers jours de Wilhem Kasda, dit Willi, jeune lieutenant qui, pour venir en aide à un ancien camarade, cherche mille florins et à défaut de pouvoir les emprunter tente de les gagner au jeu. Il y arrive dans un premier temps, emporte dix mille florins, mais ne peut résister à la fascination de la table de jeu où, au milieu de la nuit, il perd tout. Dette de jeu, dette d'honneur, il en meurt, se suicidant après avoir épuisé tous ses recours.

Dans le couple formé par Albertine et Florestan, médecin, il ne s'agit que de rêves de séduction pour Albertine et de tentations recherchées par Florestan en période de carnaval. Le récit s'achève autour d'un couple qui a retrouvé sa relation de couple amoureux et sa place de parents aimants, mais ce sont les personnages secondaires qui paient un lourd tribut aux transgressions non vécues.

La première nouvelle est composée de quinze chapitres courts, certains n'excédant pas trois pages, qui décrivent l'action et ses protagonistes, alors que les sept chapitres de la seconde s'étirent, les rebondissements s'ajoutant aux rebondissements, pour une sorte d'inaction, Albertine étant le plus souvent au lit, tandis que Florestan erre sans céder aux tentations de transgression qui l'habitent. Les deux nouvelles se passent en un très bref délai temporel, à peine plus de quarante-huit heures dans les deux cas. Elles se caractérisent toutes deux par la multiplicité des personnages secondaires, brossés avec une brièveté quasi tranchante et cependant une précision remarquable dans les détails, ce qui semble bien être la marque du conteur qu'est l'auteur.

Les deux nouvelles se passent dans la Vienne fin de siècle, avant la guerre de 14-18, et dans un milieu où règne l'aisance, réelle ou supposée. Une sensualité diffuse domine les deux textes, femmes du monde, courtisanes ou grisettes étant toujours présentes pour cristalliser le désir. Willi ne peut s'empêcher de faire du charme à la jeune-fille d'une maison où il est invité à déjeuner et il passe la nuit avec une femme qu'il avait autrefois traité avec légèreté, devenue l'épouse de son oncle et la gestionnaire des biens de ce dernier. Quant à Florestan, il est cerné par des beautés amoureuses et même s'il ne conclut pas, il se prête aux baisers, jusqu'au chevet d'un patient mort. Cruauté, vengeance, trahison jouent leur partition sous les flonflons de bal d'une Autriche, au sein d'un Empire moribond.

Schnitzler, plus connu en tant que dramaturge – ses pièces sont encore régulièrement mises en scènes par les plus grands – qu'en tant que romancier, a aussi beaucoup inspiré les réalisateurs et certaines de ses œuvres ont été adaptées plusieurs fois, comme *la Ronde* ou *Libelei* dont Max Ophüls (1902-1957) nous a donné de très belles versions. On sait moins que *Traumnovelle* a inspiré *Eyes wide shut*, le dernier film magistral de Stanley Kubrick (1928-1999). Les uns et les autres s'appuient sur des récits visuels aux caractéristiques très marquées dont ils rendent fidèlement l'atmosphère trouble.

Citations

« Elle se pencha sur lui, écarta du doigt sa courte moustache et l'embrassa sur les lèvres distraitement en murmurant : « Adieu. » Une seconde plus tard elle aurait franchi la porte. Willi crut que son cœur allait s'arrêter. Elle partait, partait ainsi ? Mais un nouvel espoir surgit. Peut-être avait-elle discrètement posé l'argent quelque part ? Son regard inquiet erra de la table à la niche du poêle, un peu partout. (...) Il sentait qu'elle l'épiait, narquoise, ou même emplie d'une joie mauvaise. Leurs yeux se rencontrèrent pendant une fraction de seconde. Il baissa le regard, comme pris en faute, et elle en profita pour s'approcher de la porte. Il voulut l'appeler, la voix lui manqua ; on eût dit un cauchemar ; il essayait

de sauter du lit, de se précipiter sur elle, de la retenir ; il était prêt à la suivre dans l'escalier, en chemise, comme il l'avait vu faire dans un bordel de province par une fille dont l'amant avait omis de rémunérer les amours. »

Les Dernières cartes. p. 113

« Entre-temps la température extérieure s'était encore adoucie. Le suave parfum des prairies couvertes de rosée et celui des montagnes lointaines, flottaient dans le souffle de la brise légère. « Où aller maintenant ? » s'interrogeait Florestan, comme s'il y avait autre chose à faire qu'à rentrer chez lui se coucher. Mais il ne put s'y résoudre. Il se sentait sans foyer, comme un proscrit, depuis cette désagréable rencontre avec les étudiants... Ou n'était-ce pas plutôt l'aveu que lui avait fait Marianne ? Non, c'était encore plus ancien, c'était depuis qu'il avait eu avec Albertine cette conversation qui, le détachant des régions familières, avait poussé son existence vers un monde différent, étranger et distant.

Il erra ainsi sans but, à travers l'obscurité des rues, laissant flotter la brise dans sa chevelure. »

Rien qu'un rêve. p. 151